

« PETIT TRAITÉ DE LA BANLIEUE : RENCONTRES, FILIATIONS, GÉNÉRATIONS ET CIVILITÉS EN BANLIEUE »

Marc HATZFELD, sociologue, conseiller auprès des collectivités territoriales, des ministères ou des réseaux associatifs sur les raisons et les façons d'agir dans les banlieues.

Auteur de *Petit Traité de la banlieue*, paru aux éditions Dunod en 2004.

**Texte communiqué à partir de la rencontre-débat du 3 juin 2005
Organisée par le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne en partenariat avec Maison de Banlieue et de l'Architecture, le CAUE 91 et CINEAM dans le cadre de l'exposition «Des ensembles assez grands: mémoire et projets en Essonne».**

Les habitants des cités de la banlieue française sont confrontés à un problème qui passerait pour insolite pour tout autre habitant du pays : le problème de la rencontre. Tout le monde se rencontre. Les rencontres font partie des événements de la vie sociale et la nourrissent d'un flux aussi divers que contrôlé – rencontres familiales, rencontres étranges, rencontres surprises, bonnes et mauvaises rencontres. Ces rencontres présentent, en banlieue, la particularité de prendre place dans un univers social d'une extrême variété et, en même temps, quasi fermé sur lui-même ; ces deux caractères leur donnant une intensité remarquable qui justifie une attention particulière.

Chaque site, chaque culture, chaque milieu dispose de règles propres à la rencontre. En Afrique de l'Ouest, si vous souhaitez demander l'heure à un passant de rencontre, il vous faut d'abord lui demander des nouvelles de sa famille, lui en donner de la vôtre, rire de ses plaisanteries avant de poser votre question. En pays indien d'Amérique du Sud, deux hommes qui se rencontrent vont s'asseoir, chercher au fond de leur poche quelques brisures de tabac, se les rouler, fumer ce qui en ressortira puis entamer peut-être une conversation, d'abord timide. Chaque société, chaque milieu, chaque groupe social a mis au point, avec plus ou moins d'exigence et de variations, des règles de rencontre qui correspondent à une fluidité relationnelle inscrite dans ses mœurs, à l'idée de qui est l'autre, à une densité démographique, aux modes de vie nomade ou sédentaire, aux appartenances à un groupe ou à un autre, à un clan ou à un autre, etc.

Entre les habitants des cités, aucun fonds culturel commun n'a permis de trouver de façon naturelle des règles admissibles et reconnaissables par tous. L'autre y est beaucoup plus autre que n'importe où ailleurs. Entre un Sri-

Lankais et un Sénégalais, la distance culturelle est grande. Entre un Breton et un Kabyle, elle est à peine atténuée par l'histoire. Entre un Malien et un Martiniquais, elle n'est pas effacée par les apparences. Ces différences portent sur des traits culturels parfois inconscients, mais toujours très importants pour les gens, tels que les manières de tables, les manières de voir, de s'aimer, de comprendre l'espace, le temps qui passe, le rapport à la terre, l'importance de l'existence terrestre, le geste d'immigration, etc. La liste est infinie de ce qui distingue, sépare, oppose et parfois aussi rassemble des groupes ou des communautés partageant le même espace de la même cité : c'est le cas des règles de la rencontre.

Les règles de la rencontre du pays d'accueil servent bien sûr de référence, comme dans d'autres domaines. Cependant, elles ne sont pas toujours connues par tous et ne conviennent pas toujours, d'autant plus que la culture du pays d'accueil est pauvre en la matière. Les rencontres sont rendues de plus en plus maladroites par un mode de vie largement rythmé par le repli télévisuel. Il existe par ailleurs rencontre et rencontre. Entre la rencontre des mamans sur le pas de l'école et la rencontre des adolescents sur les marches d'un escalier, entre la rencontre des hommes au bistro et les avances amoureuses des jeunes gens dans un centre social, ce sont des enjeux différents, des intensités différentes et donc des règles différentes.

Deux caractères communs à toutes les rencontres sont exacerbés dans les cités : le besoin et l'inquiétude. Besoin car, pour s'adapter, se débrouiller et comprendre ce monde étrange, il faut absolument rencontrer d'autres gens. Plus encore, pour savoir qui l'on est face à ces autres venus eux aussi de loin ou installés ici depuis on ne sait quand, il faut vraiment les rencontrer. Inquiétude, voire peur, car on ne sait pas qui sont ces autres. Sont-ils amis ou hostiles ? Proches ou différents ? Alliés ou concurrents ? Quelles sont leurs langues, leurs religions, leurs habitudes, leurs soucis ? Besoin et peur de la rencontre tendent considérablement le système relationnel des habitants des cités. Ils obligent aussi les habitants à inventer, à expérimenter, à codifier et à s'affronter sur des règles sociales nouvelles dont celles de la rencontre.

Le cadre physique de ces rencontres est connu. Il s'agit des tours et des barres de béton des cités, univers le plus souvent morne et désolé, rude et démographiquement dense, où les formes urbaines s'exaspèrent de plusieurs façons. D'abord ce sont des lieux excentrés. Les cités sont loin, même s'il ne s'agit pas seulement de distance géographique. Les cités sont coupées du reste de la ville, précipitant leurs habitants les uns sur les autres sans la médiation des autochtones naturels, si l'on peut parler ainsi des gens des centres-villes. Ils ne peuvent compter que sur la médiation forcément codée des professionnels, parfois sur la médiation des élus. On parle à leur sujet d'exil ou de relégation. Ensuite, ce sont des lieux fermés. On n'en sort pas et on n'y rentre pas facilement. Lorsqu'on y est, on tombe toujours sur les mêmes personnes, les mêmes familles. On n'y échappe pas. Cela en devient presque désespérant. Enfin, les écarts physiques entre les bâtiments et leur hauteur permettent à chacun d'être

vu, repéré, presque attendu au tournant. Après quelques mois de présence, on sait qui est qui, qui habite où, qui fait quoi de ses journées et de ses nuits, qui est donc fréquentable au regard de ses propres valeurs ou attentes, qui est imprévisible, qui est entouré par quelle rumeur. Personne n'échappe au regard collectif, chacun est sous surveillance potentielle.

Les éléments du problème

Zoom sur la diversité culturelle

Les habitants des cités viennent pour beaucoup des quatre coins du monde. Ceux qui sont Français depuis longtemps, viennent aussi de loin, de la vieille classe ouvrière ou des campagnes. De toute façon, personne n'a de racines profondes dans ces cités trop neuves pour avoir produit la sédimentation sociale qui fixe les règles collectives dont celles des rencontres. En ce qui concerne l'extrême diversité culturelle des cités, nous sommes dans une configuration de cœur d'empire. La diversité culturelle des cités est comparable à celles qu'ont connu Babylone, telle qu'elle est décrite dans les livres anciens, Rome des premiers siècles de l'ère chrétienne, Londres victorienne et Chicago des années 1920. Le monde entier y est invité et chaque cité abrite son échantillon particulier de cette diversité. Bien sûr, toutes les cités proposent une palette différente, un mélange particulier, un degré d'intégration différent, une référence et une influence différente des règles du pays d'accueil. L'influence, le rôle et l'image d'un groupe communautaire donné sont différents aussi selon son propre environnement culturel. Trois familles kabyles dans une cité dont la majorité est nord-africaine ne se comportent pas de la même façon et n'ont pas la même place que si elles sont environnées en majorité par des Français d'origine ou si elles sont immergées parmi des Africains noirs et des Asiatiques. Comme dans un kaléidoscope, si l'on touche à peine à cette composition mosaïque, on bouleverse considérablement l'ensemble des relations de chacun.

Cette diversité est survalorisée par l'histoire propre de chaque cité. Les pratiques migratoires ont tendance à rassembler sur un même site des gens qui, venus de la même région du monde, auront tendance à se l'approprier. Il existe des petits « Portugal », des petits « Pondichéry », des petits « Sénégal », des petits « Atlas » vers lesquels convergent ou ont convergé des flux migratoires originaux, créant des pôles de fixation plus rapides ou plus solides. Les politiques de peuplement des bailleurs en rajoutent, combinant et répartissant les différentes communautés qui se présentent à leurs portes en fonction de critères qui sont les leurs, parfois astucieux, fondés sur des expériences ou de véritables connaissances ethnologiques. Parfois, ces connaissances sont fantasmées ou même purement sécuritaires. Les incidents de l'histoire font le reste, marquant les clivages, traçant des frontières invisibles à l'occasion d'événements imperceptibles aux étrangers du lieu, multipliant les contradictions ou au contraire les solidarités par les rappels de l'actualité internationale ou nationale.

Dans cette diversité, chacun, chaque famille, chaque groupe un tant soit peu organisé ou conscient de sa différence se pose, de façon aussi secrète que lancinante, les questions de la rencontre :

- Comment m'affirmer, affirmer ma différence, ma spécificité ?
- Comment combiner mon désir absolu et sincère de devenir Français avec mon besoin tout aussi intense de conserver quelques traits de la tradition à laquelle je tiens ?
- Comment prouver ce que valent mes valeurs les plus chères ?
- Comment poser, de façon à ce qu'ils comprennent sans s'offenser, les limites aux intrusions des autres ?
- Comment faire entrer les générations qui me suivent dans une dynamique identitaire positive ?

Ces questions figurent cependant parmi celles que se posent les humains depuis que l'on sait les observer. Elles se concentrent sur des moments et des gestes particulièrement chargés de potentiel de transformation, ceux de la rencontre sexuelle et des échanges de lignages. Nous aborderons la question des rencontres de façon générique. Dans cette question vaste, nous conserverons une place éminente à la rencontre des rencontres, la rencontre amoureuse et en particulier la rencontre sexuelle car elle rassemble toutes les autres dans la perspective générationnelle. La rencontre sexuelle parachève toutes les autres dans une dynamique de leurs transformations. Elle produit l'alliance, abolit l'étranger en un familier, prévient ou détourne de la guerre, scelle les réconciliations sur des malentendus antérieurs, redistribue les cartes des relations entre personnes et entre groupes sociaux. De surcroît, elle s'impose dans le paysage comme une urgence à la mesure de l'intensité du désir sexuel. Elle est d'une nécessité absolue qui oblige à fixer des règles qui, de proche en proche, vont se décliner sous toutes les formes de rencontre.

Les échanges lignagers, leurs formes, leurs sens

En Europe occidentale, depuis un demi-siècle environ, deux tendances fortes se manifestent quant à l'engagement matrimonial. D'une part, dû à l'allongement de la durée de la vie, à la transformation des mœurs de la fin des années 1960 et de quelques autres facteurs, cet engagement a perdu beaucoup de son importance symbolique. Tandis que le mariage était une étape importante de la vie sociale, il tend à se relativiser face à d'autres événements. Par ailleurs, le mariage, qui concentrait dans ses formes institutionnelles exclusives une dimension de gestion patrimoniale, une dimension éducative, une dimension sexuelle, une dimension d'alliance et une dimension de partage des risques économiques, se replie sur des formes atténuées et non exclusives de la sexualité et de l'éducation des enfants. En revanche, un aspect fort de l'engagement matrimonial contemporain dans les pays industriels consiste à en faire l'occasion pour les jeunes de construire, seuls et disposant des références qu'ils choisissent eux-mêmes, leur identité d'adulte. C'est-à-dire que les jeunes s'engagent seuls dans cette aventure dont ils n'ont, en principe, pas à répondre. Les parents, dans la mythologie du mariage moderne, n'interviennent pas, laissant aux jeunes l'exclusivité des choix et tout le bénéfice émotionnel de l'aventure amoureuse.

Beaucoup des habitants actuels des cités de banlieue étaient en revanche, il y a une ou deux générations, engagés dans des modes de relations sociales très largement structurés par l'épreuve du mariage. Les études ethnographiques, que l'on peut consulter sur des régions du monde qui irriguent nos cités de béton, rappellent que le mariage y a des fonctions très différentes de ce qu'elles ont ici. Les travaux des ethnologues distinguent les sociétés qu'ils observent par des critères leur permettant des classifications : clans, familles, lignages, tribus, fratries, etc. Ces critères sont ce que ces ethnologues nomment patrilinéarité ou matrilinearité, exogamie ou endogamie, unifiliation, organisation patriarcale, etc. La plupart des habitants des cités de la banlieue française ont encore la mémoire vive de règles précises et contraignantes organisant ces croisements de lignages : échanges de femmes d'une tribu à l'autre, célébrations de mariages scellant des accords de paix et des échanges de biens, de lieux de chasse, de parcours. Ils sont nés dans cet environnement culturel et ils n'envisagent souvent que lui. Trois traits relatifs à ces mariages méritent d'être soulignés.

Le premier trait est que les mariages, dans les régions du monde dominées par la vie agricole et ayant un rapport fort au territoire, contribuent puissamment à structurer les relations entre groupes – qu'il s'agisse de lignages, de clans, de tribus, etc. Ils ont donc, de fait, comme le note Evans Pritchard E.E. dans *Les Nuers*, un rôle véritablement politique. Il faut ici entendre le terme « politique », non au sens institutionnel, mais au sens plus large où la dynamique de la structure sociale permet à une société de s'organiser pour choisir, répartir et exercer le pouvoir. Comme les mariages entre familles royales européennes jusqu'au XIX^e siècle, les mariages des sociétés paysannes du Mali, du Laos, de Tunisie ou de Pologne avaient pour fonction, sur place, de structurer la vie sociale, de la pacifier par les échanges et les fêtes, l'interconnaissance et les crédits indéfinis du don et du contre-don si chers à Mauss.

Le deuxième trait est que, pour les raisons que l'on vient de voir, l'initiative de ces mariages n'appartenait pas aux jeunes à marier mais aux familles, aux clans, aux responsables de l'ordre social et politique. Ils étaient arrangés par les parents, les autorités claniques ou les lecteurs des signes du ciel que sont les prêtres et les devins. Les règles de la rencontre amoureuse étaient donc fortement orientées par les fonctions du mariage et dépendaient bien des règles de rencontre ordinaire, venant en amont ou en aval de la rencontre amoureuse.

Un troisième trait mérite d'être relevé en dépit d'une moindre importance apparente. Les échanges et les relations engagées par le mariage s'inscrivaient dans une durée permettant la mise à l'épreuve par le rapport du don et de la dette. Dans un système organisé autour de règles de rencontre argumentées par des échanges structurants, chacun est toujours plus ou moins redevable de quelque chose. Chacun est en dette et en crédit. C'est même cela qui stabilise la vie sociale et qui la pacifie. Chacun est donc précipité dans un tourbillon d'échanges incessants dont il n'est que l'agent provisoire et limité. Cela relativise le rôle des protagonistes immédiats du mariage et contraste singulièrement avec le profil d'épreuve initiatique qu'il prend en Occident.

Dans nos cités, nous sommes à mi-chemin entre les traditions paysannes exotiques des alliances de lignages arrangées lors des mariages et la figure d'épreuve initiatique des mariages contemporains. Il convient donc de relativiser la rencontre particulièrement forte du mariage par les mille rencontres quotidiennes et apparemment anodines qui semblent animées par des objectifs plus trivialement fonctionnels. Rencontres en milieu scolaire, rencontres culturelles dans un centre social, rencontres de voisinage, rencontres en milieu de travail : toutes ces rencontres que l'on pourrait, d'un mot fort expéditif qualifier de secondaires, prennent la figure de relais de cette rencontre principale qui est celle du mariage. Si l'on conserve la perspective des effets structurants de la rencontre majeure, on peut donc admettre que toutes les rencontres au sein de la société des habitants des cités s'achèvent en quelque sorte et prennent sens dans la plus engageante de toutes, celle du mariage, et ceci quelle que soit sa forme.

Le mariage est en ce sens l'aboutissement d'un métissage qui commence bien avant lui et adopte les mille formes que lui permettent les circonstances. Les métissages dans les cités de banlieue prennent les figures que lui autorisent les règles et les circonstances : métissage culturel dans une production artistique combinant des musiciens, par exemple, issus de traditions différentes ; ébauche de métissage dans les flirts d'adolescents sous les escaliers de la cave ; métissage religieux lorsque Maliens, Turcs, Algériens et Tamouls se retrouvent entre hommes pour prier et lire des textes à la mosquée ; métissage citoyen lorsque tous participent au même événement politique ou se concertent pour demander, réguler leur quartier, voter. Les occasions du métissage sont fort nombreuses et, dans leur ensemble, elles constituent le tissage social. Elles tissent l'interrelation. Toute rencontre de cité procède de près ou de loin au métissage dans la mesure où toute rencontre entre individus en ces lieux organise et manifeste la rencontre de deux ou plusieurs cultures.

Dans cette perspective, le métissage est en devenir continu. Chaque échange est le prolongement de métissages déjà engagés et il n'est que le prélude de métissages à venir. Avec cette particularité toutefois, que le métissage amoureux des cités, liant des personnes et des familles qui n'ont en commun que de partager le même sol et le même espace urbain, est une aventure considérable d'effets induits. Il débloque un fait impensable, parfois conçu comme un interdit, et ouvre sur un important potentiel de rencontres ultérieures. C'est là que la Métis retrouve son sens grec, l'intelligence trompeuse et subtile qui permet aux humains de se jouer du sort et de ruser avec les dieux. Le métissage est, comme la Métis grecque, une façon de se jouer du destin en reprenant l'initiative sur l'injonction d'assimilation et d'intégration uniforme dont le sens dès lors s'estompe.

Les solutions adoptées en situation

Chaque jour apporte cependant de nouvelles raisons d'organiser les échanges. Personne n'échappe ni aux injonctions du désir amoureux, ni à la curiosité, ni

d'ailleurs à la peur et aux inévitables risques de malentendus. De façon à mettre en œuvre ces logiques et ces épreuves de la rencontre, les habitants des cités ont conçu des modalités qui peuvent se rassembler en deux grandes catégories : les stratégies personnelles – qui sont les plus nombreuses – sont des tentatives pour se débrouiller de cette affaire dans une sorte de chacun-pour-soi qui finit par énoncer une règle implicite laquelle sera lue plus tard comme la règle locale ; et les stratégies plus subtiles et surtout plus contributives de la régulation sociale – même lorsque cette régulation est terriblement destructrice – consistant à chercher une mesure collective dans la cité.

Les stratégies personnelles

Paradoxalement, le repli communautaire apparaît comme une stratégie personnelle de mise sous contrôle ou de définition des règles de rencontre et d'organisation des rapports de filiation. Dans la langue des ethnologues, on pourrait qualifier cette stratégie d'endogamie raisonnée. Cela signifie que l'on s'en remet au groupe pour trouver sa ou ses rencontres, surtout celles qui déboucheront sur un mariage ou sur des enfants. Ce repli sur le groupe communautaire permet d'opérer les rencontres à partir de l'affirmation d'une sorte d'identité collective maîtresse des règles relationnelles. Sans entrer dans une logique de distinctions identitaires étanches, on peut admettre qu'il existe, dans les cités de banlieue, des faisceaux identitaires relatifs et plastiques qui supportent la constitution de collectifs capables de réguler les rencontres et en particulier les rencontres amoureuses : rassemblement de familles maliennes, associations portugaises, solidarité entre Asiatiques d'Extrême-Orient, etc. Les personnages principaux de ces collectifs incertains sont le plus souvent les femmes de l'immigration. Ce sont elles qui prennent en charge, dans certaines cités, les combinaisons matrimoniales et les négocient au plus près de leurs souvenirs lointains afin de les adapter à la configuration immédiate et locale. Les résultats en sont très variables d'un site à l'autre, allant du plus rigoureux refus à l'égard de quiconque n'est pas du clan, à un dégradé de tolérances qui va de l'admission du cousin germain à celle du proche en religion et jusqu'à l'étranger qui peut être le Juif pour une fille arabe ou le Noir pour un Bosniaque.

Une telle stratégie repose sur le fonctionnement régulateur de communautés et donc sur la réalité communautaire. Derrière cette expression, qui irrite certains commentateurs, se cache une réalité extrêmement versatile. Ce que l'on entend par communauté est différent en intensité et en contenu d'une cité à l'autre de telle sorte que les regroupements communautaires ne se correspondent jamais. Ainsi, il est impossible de comptabiliser les communautés de France ou de leur trouver des meneurs, des discours communs ou des logiques d'action. Mais, dans la réalité de chaque cité, des familles se retrouvent selon des lignes d'identité culturelles que l'on peut nommer communautés, comme on pourrait le dire de n'importe quel groupe d'affinité. Avec cette particularité justement, c'est que la communauté ainsi comprise peut être le théâtre de la gestion des rencontres, en particulier matrimoniales. Ni plus, ni moins que dans certaines paroisses des beaux quartiers, que dans certaines mouvances ou partis politiques.

Les échappées féminines sont une autre sorte de stratégie personnelle. Les jeunes filles sont les premières victimes d'une oppression traditionnelle qui se manifeste souvent par une mise sous contrôle de leurs faits et gestes les plus privés par les garçons et les hommes de la famille, du clan ou même du quartier. Elles sont donc victimes d'une régulation externe complète de leurs rencontres. Les filles ont conçu une façon d'échapper à ces contrôles obsédants et frisant souvent la tyrannie en développant des stratégies d'esquive. Il en existe de plusieurs sortes.

La plus simple est l'école. Elle invite les jeunes filles à s'affirmer intellectuellement et à poursuivre aussi loin qu'elles le pourront leur carrière scolaire. Pour peu qu'elles bénéficient de la complicité d'un enseignant ou d'une amitié scolaire, elles peuvent engager des esquives durables débouchant sur d'autres règles de rencontre et bientôt sur d'autres rencontres, leur restituant la part de subjectivité qu'on voulait leur ravir. Une autre stratégie est celle qui suit l'école, celle du travail. Trouver un emploi en ville afin d'échapper au quartier est un choix fréquent qui a le mérite d'en imposer aux garçons et aux hommes dont c'était le terrain jusqu'alors. Cette stratégie se prolonge dans une ouverture sociale qui peut aussi déboucher sur des rencontres et même des rencontres amoureuses, des mariages et des alliances nouvelles, fidèles pour leur part aux règles du pays d'accueil. Une troisième stratégie, plus étrange, est la surenchère traditionnelle. Afin d'échapper aux quolibets et aux injonctions de comportement, une jeune fille porte le voile, reste à la maison, ne rencontre que des filles, observe le Ramadan ou telle autre prescription, de sorte à obtenir la paix des familles. Du coup, peut-être relativement ou provisoirement, mais pour un temps, on lui fiche la paix et elle peut jouer des jeux personnels sans contrôle.

La dernière stratégie, mise en œuvre de plus en plus courageusement par des jeunes filles de tous milieux et de toutes origines est la recherche franche d'aventures amoureuses et du mariage hors de la communauté et hors de la cité. Pour cela, il s'agit de profiter de chaque occasion pour sortir, de se rendre disponible ou de s'engager avec audace. C'est une stratégie risquée car elle oblige à adopter des rôles, des postures et surtout des fréquentations que l'on aurait préféré éviter. Elle oblige à supporter de se faire insulter copieusement par des frères, des amis et des reluqueurs actifs du quartier. C'est parfois la seule issue. Changeant de milieu, elles changent de référent et adoptent celui d'un compagnon dans certains cas, dans les meilleurs des cas, celui du pays d'accueil. On pourrait qualifier ces stratégies d'exogamie transgressive à haut risque.

Les fins observateurs des stratégies matrimoniales des jeunes filles tendues entre des pôles contradictoires mettent en évidence des adaptations très personnelles, en fonction des moments et des tempéraments. Beaucoup de jeunes filles d'origine maghrébine, pour l'instant, opèrent des choix différents selon qu'il s'agit de sortir en bande, de flirter dans un demi-secret, de faire l'amour ou de se marier et d'avoir des enfants. Dans ces gradations de l'engagement amoureux, elles seront de plus en plus exigeantes, puis exclusives sur la proximité culturelle et le repli sur le clan.

Une dernière catégorie de stratégies personnelles est celle qui s'organise autour du caïdat et de la délinquance d'affirmation violente. C'est une stratégie surtout mais pas exclusivement masculine. Elle consiste à s'incorporer dans une bande et à imposer dans l'environnement les règles de la bande par des affirmations violentes. On la voit émerger là où un conflit communautaire sévit. Ou encore là où une bande a mis la main sur une activité qui demande un minimum d'organisation mafieuse. Dans des cas de ce genre, la règle de la bande s'impose à l'ensemble de la cité, y compris celle qui concerne les rencontres ordinaires et les alliances de mariage. L'effet d'une pareille situation est l'installation dans une cité d'une règle propre qui, de proche en proche, touche à beaucoup d'aspects de la vie sociale. Il est bien rare que les relations amoureuses et la forme des rapports sexués y échappent.

La recherche d'une mesure collective locale

Ces stratégies procèdent du constat partagé qu'il est nécessaire de trouver une solution collective à la question de l'interrelation. Il s'agit de trouver, dans la cité, une mesure commune permettant d'équilibrer et de réguler les rencontres. Quel ensemble de valeur, quel système de valeurs dans le meilleur des cas, permettra à des familles et à des personnes appartenant à des traditions culturelles tellement différentes de se trouver un dénominateur commun, une toise partagée ?

La première mesure locale possible est celle qui est donnée par les habitudes relationnelles fortement codées du pays d'accueil et, en particulier, la vie associative. La vie associative est un terrain neutre et positif. Comme le disait un de nos interlocuteurs lors d'une enquête sur les manières de se soigner : « Nous, ici, on se soigne pas chez le marabout, on est tous des démocrates ». Ce que l'on peut lire comme une adhésion sans réserves aux règles relationnelles un peu opaques du pays dans lesquelles on confond celles de la démocratie parlementaire et celles de la médecine allopathique. À travers la vie associative, c'est un ensemble considérable de comportements et de règles comportementales qui s'ouvrent pour les habitants des cités.

On constate à cette occasion que la très grande majorité des habitants des cités, même et surtout lorsqu'ils viennent de loin, considèrent les règles du jeu démocratique, de la vie associative, de la laïcité comme de bonnes règles auxquelles ils s'efforcent d'adhérer. On est souvent surpris de l'enthousiasme que mettent certains habitants lorsqu'ils parlent de liberté de parole, de droits de l'homme, de représentation électorale ou de tolérance à l'égard des gens différents. À partir de l'action associative, on peut aller encore plus loin et l'on trouve dans les cités des militants inconditionnels des valeurs des Lumières. Dans les espaces sociaux creusés, puis cultivés par ce discours humaniste à prétention universelle, l'ouverture aux rencontres est très large. La rencontre originale y est même valorisée comme une sorte de mise en œuvre militante de principes chers et forts. Ces rencontres amoureuses, sous la bienveillance des valeurs républicaines d'égalité et de liberté, ne sont cependant possibles qu'à la condition de maintenir l'ouverture de façon volontariste. Ce n'est pas toujours possible, tant les tendances au repli craintif ou protecteur sont attrayantes.

Dans beaucoup de cités, depuis une dizaine d'années et sans que l'on sache comment inverser cette tendance, une toise s'impose de façon tranquille et insidieuse. Celle-ci consiste à mesurer la valeur d'échange matrimonial des différentes familles d'une cité en fonction de la réputation des filles de la famille et de l'honneur des garçons. Ces deux éléments de mesure sont faciles et visibles. La réputation d'une fille, dans cette logique, repose sur ses fréquentations et ses modes de fréquentation. Selon qu'une fille, entre douze et vingt-cinq ans, flirte ou s'en abstient, sort en bande ou reste chez elle, fume ou non, s'habille de telle ou telle façon, parle à des garçons de sa famille, de son escalier ; ou d'autre part, selon qu'elle ose regarder les garçons dans les yeux ou qu'elle baisse au contraire les yeux, selon mille autres critères définis par les garçons et les hommes, elle passera du statut de fille « bonne » à celui de salope et de pute. Derrière les attentes de comportement des jeunes filles, se profile une exigence de virginité rarement dite, mais très proche de l'être. Dans le premier cas, elle pourra aller et venir sans trop de souci à condition de rester sous l'autorité vigilante d'un frère ou d'un père. Dans le second cas, il peut lui arriver n'importe quoi. De toute façon, la valeur d'une famille sur le marché des échanges matrimoniaux locaux reposera sur le comportement observé de ses filles.

Les garçons ont, dans ce jeu, un rôle subsidiaire, celui que définit leur honneur. En grande partie, l'honneur des garçons dépend de la réputation des filles. C'est pourquoi certains d'entre eux insistent tellement pour contrôler leur sœur ou leur mère. Mais l'honneur des garçons dépend aussi de certaines catégories d'actes que l'on peut rassembler dans une sorte de capacité transgressive qui contribue à nourrir leur brutalité à l'égard des filles et des femmes. Si un garçon sort de prison, quoiqu'il ait fait, il est déjà un héros. S'il étale ses rapines en vêtements et chaussures de luxe, il est quelqu'un d'important. Et s'il prend part à une rixe urbaine avec effronterie, il est surclassé pour un temps.

Une bataille idéologique est lancée contre cette logique infiniment perverse et surtout aussi douloureuse pour les filles que déstructurante pour les garçons. On ne peut pas dire, en 2005, que l'on voit venir un début de repli de cette mesure des échanges. Ses effets sont ravageurs, ce ne sont pas les seuls.

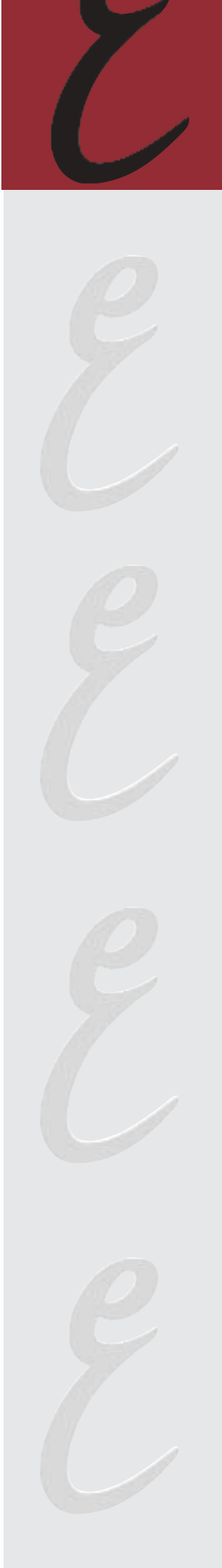
Une autre toise qui prend aussi de l'importance dans l'évaluation des échanges et des rencontres est celle de l'islam réduit des cités. On ne parle pas ici de l'islam en général ou de l'islam savant de maintes traditions ; mais bien d'un discours pauvre, tenu par des missionnaires incultes, stigmatisant tous ceux qui ressemblent à des musulmans égarés et les incitant fortement à adopter des comportements sommairement ritualisés. L'avantage de cette mesure de la valeur d'échange matrimoniale tient à une prétendue transversalité. L'islam rassemble formellement des familles venant de régions du monde aussi différentes que l'Afrique du Nord, la Turquie, une bonne partie de l'Afrique de l'Ouest, et aussi une partie des Balkans. Une autre qualité remarquable de cet islam réduit au minimum est de savoir très vite se convertir en idéologie politique sommaire, rassembleuse et formulable en termes d'opprimés et d'oppressés ou de vainqueurs et de vaincus.

Dans la lignée d'une tension internationale qui incite aux simplifications, cet islam réduit se présente parfois comme un régulateur des échanges matrimoniaux, refusant en particulier aux kafirs, les infidèles, le droit de toucher ou même de regarder une fille originaire d'une tradition islamique. Au minimum, les autorités autoproclamées de cet islam missionnaire ne tarissent pas de recommandations et de prescriptions relatives au sexe, à l'éducation des enfants, aux formes du mariage, aux partenaires possibles. Au pire, elles enferment les familles dans un jeu de règles conduisant à un isolement agressif en impasse complète.

On ne peut terminer cet inventaire forcément simplificateur et limité des mesures collectives des échanges matrimoniaux dans les cités sans évoquer une autre valeur partagée par les gens venus d'ailleurs et les gens d'ici. Il s'agit de la dignité par le travail et de la morale relationnelle : parler sans mentir, ne pas voler, ne pas tricher, ne pas crier contre les autres, bien faire son travail, ne pas dépenser un argent que l'on n'a pas gagné, etc. Qu'il s'agisse de familles issues de la vieille tradition prolétarienne ou des familles venues de campagnes du bout du monde, le fonds de culture morale qui leur est commun peut être dit par l'évocation d'une dignité dans le travail, d'un respect de la tradition et dans une conformité à la morale de la vie quotidienne. Beaucoup d'anciens d'ici et d'ailleurs continuent d'insister sur l'efficacité relationnelle de ces valeurs un peu désuètes dans notre siècle tellement positif. Et, chaque nouvelle génération trouve des échos à ces discours éthiques qui se perpétuent silencieusement comme le fonds quasi inaltérable des rapports sociaux.

Contrairement à certaines idées reçues, la France est un pays particulièrement ouvert au métissage et à la diversité culturelle. La tradition du métissage y est forte, ancienne et argumentée. Sans que l'on remonte aux brassages de l'Ancien Régime ou à ceux qui suivent les Révolutions des XVIII^e et XIX^e siècles, déjà dans les années 1930, les commentateurs de la vie politique distinguaient, entre les modèles d'identité nationale des divers pays d'Europe, un modèle français très original dans lequel on admettait la nécessité et l'intérêt d'un renouvellement par du « sang exotique » de ce que l'on nommait alors « la Race française ». On faisait allusion alors aux Italiens, aux Polonais, aux Juifs de Salonique et d'Europe orientale, etc. Sans qu'une telle comptabilité ait une véritable valeur scientifique et compte tenu du flou qui enveloppe les termes de mariage et de mixité, il s'avère que ces dits mariages mixtes sont beaucoup plus nombreux en France aujourd'hui que dans aucun autre pays industriel développé. Nous avons pris la mesure de la difficulté des rencontres amoureuses et des alliances générationnelles dans un contexte de grande diversité culturelle. Bien sûr la fluidité relative que nous observons chez nous dépend d'un effort considérable pour maintenir l'ouverture des discours et des échanges.

Toutefois, l'ouverture est constamment menacée. Le métissage dont l'enjeu n'est pas moins que la cohésion future de la société française, est un processus fragile qui se joue principalement dans ces cités oubliées. Pour les professionnels qui y travaillent et qui les connaissent bien, une des façons de soute-



nir ce mouvement de métissage dépend de la prise en compte de l'importance et de la complexité des enjeux du mariage et des rencontres qui l'entourent, le préparent, l'aboutissent. Qu'ils soient assistante sociale, animateur sportif, enseignant en lycée ou en collège, policier, médecin, les professionnels de la banlieue sont confrontés à une forte complexité anthropologique. Sans nécessairement connaître les détails des manières de faire exotiques, une réserve respectueuse à l'égard des effets des différences culturelles peut davantage aider que les injonctions fusionnelles qui étaient le discours adapté au siècle passé. Cette réserve respectueuse ne prétend pas aboutir à l'importation brute de pratiques incompatibles avec l'histoire locale. Néanmoins, elle peut tendre à enrichir le modèle local de ce qui lui est compatible ; et même le diffuser au-delà des limites de la cité. Si le modèle local des rencontres est certainement très attaché à la tradition en la matière du pays d'accueil, on ne peut échapper au constat que la vigueur démographique et la capacité de régénération viennent d'ailleurs. Et que pour saisir l'une et l'autre, il est nécessaire d'admettre les formes rituelles, les contours particuliers, les images originales des modèles de rencontre et en particulier des modèles de la rencontre amoureuse, tels qu'ils se présentent dans un mélange de timidité, de naïveté et parfois aussi d'égarement.

Marc HATZFELD,
sociologue, conseiller auprès des collectivités territoriales, des ministères
ou des réseaux associatifs sur les raisons et les façons d'agir dans les banlieues.